

121

LES MAITRES DE LA PSYCHOLOGIE

André Gide

ALIRE les œuvres d'André Gide, leur discordance frappe d'abord ; chaque nouveau livre ne tient compte du précédent que pour se porter à l'extrême opposé ; devant la bigarrure de ses possibles, on se demande comment saisir ce Protée. Une seconde ou une troisième lecture commence à dégager les traits authentiques de sa physionomie.

Dès les *Nourritures Terrestres*, 1897 ; *Paludes*, 1895 et *L'Immoraliste*, 1902, le caractère propre se révèle.

Gide a horreur de l'option. Les *Nourritures Terrestres*, journal lyrique de son vagabondage, sont un hymne à Dieu ou la vie totale. Comment choisir, quand

on est amoureux de tout et que toutes choses sont chérissables ? Il n'est que de ne point choisir et de s'offrir disponible à toutes les choses une à une, particulières et momentanées, chacune en sa saveur et sa nouveauté irrisemblables. Savourée en sa différence, la moindre d'entre elles révèle la plénitude et la totalité de Dieu. Donc :

« Sois disponible. » Fais à chaque instant place nette en ton cœur. Répudie toute opinion personnelle, toute propriété,

toute vertu, toute pudeur. Que ton âme soit ardeur, ferveur, consommation nues, attente pure, champ non détenu, ouvert à la vie totale.

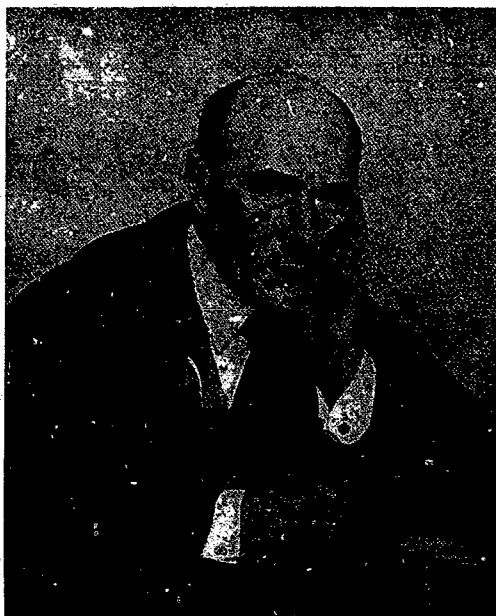
Nu, dispute ton cœur à la fixité, ne t'attache à rien ni à personne, romps sans cesse avec le passé, sois infidèle et toujours amoureux. Que tes passions soient excessives, mais exclusives jamais.

Sois ouvert, sans décevance possible, à tout venant, à l'inconnu, à l'événement transversal ; aime le destin, n'aime que lui.

Voilà dans les *Nourritures Terrestres* la posture de Gide en face de la vie. Cet empirisme hyperesthésié va se développer avec la dernière logique dans les

œuvres réticentes et comprimées, que l'on tient à tort pour les plus représentatives de Gide. La dureté de *L'Immoraliste* s'ensuit : préférer autrui, se préférer sont des crimes de lèse-totalité : s'arrêter sur une chose ou un être, c'est se détourner de tout le reste — *et la quantité nombreuse de ce reste est préférable à n'importe quelle unité.*

Déjà *Paludes* était, à la manière de l'ilote ivre, la leçon des indisponibles, des insipides, des vies stagnantes.



ANDRÉ GIDE

Portons-nous d'un bond aux œuvres récentes, *Numquid et tu ?*, les *Faux Monnayeurs* et l'autobiographie *Si le Grain ne meurt*, écrites, ou peu s'en faut, en même temps (la fin de *Numquid et tu*, 1919, est contemporaine de la rédaction des deux autres). « Sois disponible » y exprime toujours l'attitude de Gide, mais différemment.

Suite de méditations, entrecoupées de prières, sur des textes de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul, *Numquid et tu ?* — serais-tu toi aussi Galiléen ? — est un journal spirituel vécu et daté. C'est pendant la guerre, dans un temps d'angoisse et de désarroi, l'Enfant Prodigue qui revient, *ne sachant plus où aller*. Ou plutôt, non pas son retour : l'Enfant Prodigue essaie de *trouver son Père sans revenir*. De disponible aux *Nourritures Terrestres*, il s'éprouve disponible à l'Évangile et à Jésus, à la parole et à la grâce divines. La disponibilité même, rien ne la lui définit mieux que l'Évangile : qui veut sauver son âme la perdra ; mais celui qui donne son âme (qui la renonce et s'abdicque pour la rendre disponible), celui-là la rendra véritablement vivante. À l'empirisme dionysiaque des *Nourritures Terrestres*, se substitue simplement un empirisme quiétiste, avec la même adoration religieuse et ferveur lyrique, les soifs, les faims, l'amour, le don de naître à neuf, l'oubli de soi, le besoin de s'éperdre, la même délectation immédiate et constante. Entrer dans le royaume de Dieu, c'est participer au sentiment confus de la vie universelle.

Deux interprétations doivent avoir singulièrement facilité le joint : l'ici-bas de la vie éternelle ; la disjonction, dans la foi chrétienne, de ce qui revient au Christ et de l'apport de saint Paul.

Avec les *Faux Monnayeurs*, le « Sois disponible » reçoit une nouvelle affectation : Sois disponible à l'humaine ressource, à toutes tes puissances virtuelles, à tous tes états larvaires, à toutes tes attirances contradictoires vers le bien et le mal ; et comme les hautes régions sont les pauvres et que plus riche que celle vers le Ciel est la postulation vers l'Enfer : sois disponible aux seules régions fécondes, « les régions basses, sauvages, fiévreuses et non nettoyées ». A

l'empirisme quiétiste succède un empirisme démoniaque. Que peut l'homme ? cherchait Nietzsche en regardant vers le surhumain. A quoi Gide répond : l'homme est capable de tout, il n'est que de le pervertir.

L'art devient alors un exorcisme. Gide projette dans ses livres les démons contradictoires qui l'habitent. Comment scruter les sauvages fécondités occultes *sans les réaliser ?* La méthode freudienne apprend à dépister à travers l'adolescence et jusqu'à l'enfance de gros secrets honteux. Gide l'emploie. Mais sa vraie méthode, c'est une *interpolation* entre nos fiévreuses puissances et un fait-divers. Tout est dans le cœur de l'homme, au moins à l'état d'insinuation. Un beau fait divers nous dénonce soudain en plein épanouissement cela qui sommeillait à notre insu dans notre cœur et nous permet de contourner dans toute sa courbe une virtualité latente dont nous trouvons en nous au moins le germe et dans le journal l'aboutissement. Cette méthode perfectionne celle du *passage à la limite* par laquelle Gide poussait à bout le caractère de l'Immoraliste et celui d'Alissa, deux extrêmes gidiens.

Ainsi, par le « Sois disponible », en se renonçant et sans rien renoncer, s'est affirmé Gide ; il s'est réalisé une harmonie à lui, qui, dit-il, n'exclut pas sa dissonance ; un Dieu à lui, qui réintègre l'essentiel de son christianisme dans sa nouvelle table authentique ; la création artistique chasse de son cœur dans ses livres les démons contradictoires qui le déchireraient. *Etre de dialogue* et d'inquiétude, il est, à la longue, parvenu à une certaine sérénité. De là le ton impersonnel et neutre de *Si le Grain ne meurt*, son autobiographie.

Et nous, où nous conduit Gide ? Non vers lui. Vers nous-même et tout notre inconnu intérieur, vers le large de la vie totale, par delà le factice et le convenu. Il nous propose un empirisme à la fois dionysiaque, quiétiste et démoniaque, une ferveur, un amour, une énergie nus, disponibles à toutes les nourritures terrestres, à l'Évangile, à toute la ressource humaine, bref au Ciel et à l'Enfer.

P.-L. ESTÈVE.

André Gide naquit en 1869. Plus jeune de dix ans que Bergson, plus âgé de quatre ans que Proust, il appartient à une génération qui chercha le réel d'un amour insatiable, sans supposer, comme Comte ou St. Mill, qu'on le rencontre et le ramasse au passage. Proust le découvre en recueillant avec ferveur son passé, aux nuances qui se ravivent, excitant à nouveau les jalousies de l'instinct. Bergson l'atteint en débayant la conscience des fausses données immédiates qui résultent des nécessités de l'action, mais s'interposent entre nous et le vrai. Gide ne se reconnaît apte à comprendre qu'en s'évertuant à rester disponible.

Se faire accessible à la réalité : voilà donc la tâche de cette génération. Pour la

mieux apprécier, mettons-la en parallèle avec l'empirisme du XVIII^e siècle. Ce dernier s'est montré bien simpliste en supposant que les « préjugés » apparaissent d'eux-mêmes. Il suffit peut-être d'une révolution pour bannir « Très haut et très puissant Seigneur des Abus », mais il faut davantage pour démasquer les dogmatismes tacites, les méprises tenaces qui nous cachent le vrai. N'est pas empiriste qui veut ; ouvrir yeux et oreilles, comme se contentent de le faire les positivistes, ne saurait suffire. Personne plus que Gide n'a fait saisir combien il y a de difficultés, combien il faut d'ingénieuse subtilité pour devenir réceptif.

Bibliographie : v. page 60.

PROBLÈMES GÉNÉRAUX DE PSYCHOLOGIE PRATIQUE

La Vertu psychologique de la "Leçon de choses"

EN toute entreprise, prononce la sagesse, commencez par le commencement. — « Mais où prendre ce commencement ? » s'inquiétera l'amateur de science, désorienté et bien vite submergé dans le flot montant de la littérature vulgarisatrice.

S'attachera-t-il de préférence à une matière déterminée ? Ou encore éliminera-t-il *a priori* telle ou telle source d'information ? Mais la vulgarisation procède ordinairement par larges touches et se plaît à entremêler les ordres de questions les plus divers. Aussi bien la lumière peut-elle jaillir à l'improviste : un « écho » fort médiocre, à condition de ne pas renfermer d'inexactitude, remplira parfois beaucoup mieux son objet qu'un excellent article, qui se trouverait hors de la portée du lecteur moyen.

Son premier conseil risquerait donc d'apparaître inopérant, voire même ironique, si la même sagesse ne venait opportunément nous rappeler, une fois encore, que tout savoir se fonde d'abord sur la connaissance

de soi-même. Or, que peut ambitionner raisonnablement l'amateur judicieux et préoccupé de demeurer fidèle à l'universel principe ? De devenir un savant ? Non, certes, pas plus qu'à proprement parler de « faire de la science ». Il ne peut s'agir, en toute modestie, que de s'initier aux résultats les plus considérables et les plus accessibles de la recherche scientifique ; de parvenir ainsi, par voie d'« incubation » plus ou moins consciente, à acquérir sur la science en général, non pas une conception imposée et livresque, mais une intuition toute personnelle, souple et vivante, où se provoquent et se tempèrent mutuellement la réflexion posée et l'élan sentimental. Tel se présente le véritable problème, avec la difficulté caractéristique qu'il importe de bien « situer » à sa vraie place.

C'est qu'en effet, pour le savant véritable, les résultats de la science, ce sont les lois ou relations invariantes que la recherche dégage de l'infinité diversité des phénomènes. Il est bien clair que ce n'est pas à la connaissance de ces lois abstraites que